

DANS LES ALPES TOUT IRA MIEUX

Couverture :
Philippe Ramette, *Socle à réflexion (utilisation)*, 1989,
photographe Alain Ramette, courtesy galerie Xippas, © Adagp 2026

ISBN : 979-10-7021-021-5

Dépôt légal : 2026, août

© Éditions Le Cercle ouvert, 2026
7-11, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon, 75015 Paris

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement
de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données
est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ALEXIS JENNI

DANS LES ALPES
TOUT IRA MIEUX

roman

le Cercle ouvert

Chapitre I

Où l'on entend la ruée des cavaliers de peste

La fin du monde n'est pas une prédiction, elle est en train d'arriver.

Cette phrase existe, sur un parchemin du VI^e siècle dont l'épaisseur de peaux empilées n'atténue pas l'écho. Elle est une cloche que l'on a frappée dès l'apparition des cavaliers de peste, et le tocsin se transmet à l'identique depuis des siècles.

On sait bien l'objet de cette alarme, mais on essaie à toute force de ne pas le comprendre : ils arrivent. Le bronze de la phrase annonce qu'il faut maintenant raconter, la catastrophe qui nous dévaste ne peut se percevoir que sous la forme de récits de peste, les mêmes depuis toujours, répétitifs, indispensables.

Ça ne se voit pas si facilement que le monde que nous connaissons est sur sa fin, il faut pour cela prononcer clairement le nom de peste, *Nomen Pestis*, tel qu'il est écrit sur le parchemin, et ainsi par le récit prophétiser le présent. Car sinon on pourrait par crainte, par

ignorance, ou par intérêt, omettre de voir et se dispenser de savoir.

Le nom de peste désigne depuis toujours ce qui nous tue si massivement que les mots manquent, comme manquent les cercueils aux mesures de chacun qui permettraient d'enterrer tout le monde. On reconnaît les pestes à ce qu'il n'y a, quand elles se répandent, jamais assez de cercueils et jamais assez de mots pour le nombre de morts, et pourtant il suffit d'un seul pour les dire tous, *peste*, qui est ce qui se répand malgré les précautions, ce qui échappe à toute mesure, ce qui ridiculise toute tentative de mettre de l'ordre dans ce qui s'acharne à le dévaster.

La fin du monde n'est pas une prédiction, elle est en train d'arriver.

Cette phrase fut écrite par Grégoire le Grand, père de l'Église, évêque byzantin puis pape, qui se demandait si la grâce divine agissait encore, parce que quand on voit ce qu'on voit on ne le croirait pas. Le monde était ravagé par la peste justinienne, il semblait près de s'éteindre, déserté de toute présence divine, hanté de destruction. Dans ses *Dialogues*, Grégoire recensait pour se rassurer les miracles connus, et il notait de nombreux trépas. Nous y voilà. Nous sommes encore vivants, mais le monde autour de nous se défait. Quand il ne sera plus assez solide pour nous retenir, nous tomberons. Le drame, on y est déjà ; ce qu'il faudrait éviter, c'est le désastre.

En cette année d'inquiétude, 542 de notre ère, une corruption infecte manqua d'emporter la race humaine

tout entière. La fin du monde était en train d'arriver, la peste frappait Byzance. Comme un champ de blé au plus sec de l'été, la ville fut soudain enflammée par la peste. L'épidémie progressait vite, tuait à son passage, et quand elle passait d'un lieu à l'autre on voyait d'abord une barque d'airain glisser sans bruit le long du rivage, chargée d'hommes debout, sans tête, vêtus d'amples robes noires.

Cette barque, c'est Michel le Syrien, un autre lettré angoissé, qui en rapporte les apparitions. Il était archimandrite, patriarche de l'Église syriaque, de sérieuses garanties, mais il décrivit le passage du vaisseau de peste six siècles après les faits. On peut se demander si c'est bien vrai, ce passage des thanatonautes chaque fois que la peste apparaît. Mais qu'un récit ait traversé six siècles avant de trouver sa forme écrite montre que le signe est puissant à défaut d'être seulement vrai, ce qui est à la portée d'un simple caillou. L'humanité transmet des signes agencés en récits, les faits importent moins, ils varient tellement. Les récits de peste se transmettent à l'identique, ce sont eux les agents infectieux, bien plus que les puces ou les rats.

Quand, à notre époque, ces récits firent retour, le premier d'entre eux arriva du bout du monde. Il était semblable aux danses macabres peintes à fresque sur les murs des églises médiévales, car se représenter la peste autrement laisserait croire que l'on affabule. C'était l'avènement d'un virus couronné, appelé à régner sur toute la Terre, qui se racontait dans un récit à la première

personne, comme la vie, puisque c'est ainsi que les récits convainquent.

Les signes apparurent à Manaus, antique capitale amazonienne du caoutchouc. Dans cette ville de fondrières et d'insectes, irriguée d'eaux troubles et tièdes où rôdent des poissons munis de dents, un désastre se répandit, semblable à celui qui ravagea Athènes, Constantinople et Florence, une pestilence issue de miasmes, une rumeur morbide flottant dans l'air humide de la forêt avant de s'abattre sur ses habitants.

« Combien de morts ? Autour de moi ? Attendez, je compte. Ma mère ; ma belle-sœur, trois cousins, et puis trois oncles ; une cousine et quatre collègues de travail ; deux voisines... Quinze personnes peut-être ? Je me sens si seule. C'est une maladie jaillie de l'autre monde, venue pour nous tuer, tous.

Les masques chirurgicaux ? Non. Les distances sociales ? Non. On s'en fout des pauvres précautions des médecins, ici on croit aux signes, aux bobards, aux rumeurs. On est habitués à la mort, on n'a peur de rien, c'est un trait tropical. Mais les malades étouffent vraiment, c'est sous nos yeux.

À Vivre pire, le quartier neuf et déjà usé où l'on habite, on est à vingt kilomètres du centre de Manaus, c'est deux ou trois heures de bus, on a la jungle dans le dos, pas d'autre direction pour se déplacer que vers le centre de la ville, dans le bus bondé qui se traîne et ne passe que quand il veut, s'il le veut, à croire qu'il passe par hasard.

Alors prendre le bus avec un malade qui étouffe, c'est le tuer avant qu'il n'arrive.

Quand Dona Gabriela, ma mère, a commencé à tousser, on a appelé l'hôpital, et ils nous ont dit qu'ils avaient trop de monde. Ne venez qu'en cas d'urgence, ont-ils conclu avant de raccrocher. Quand elle a commencé à étouffer, nous avons appelé le service d'aide d'urgence, c'était bien une urgence, mais ils étaient débordés, et les ambulances ne venaient pas à Vivre pire. Nous avons appelé un taxi, il est venu, nous sommes montés, et elle a toussé, elle a eu du mal à reprendre son souffle, elle respirait avec difficulté. Le taxi a pilé sur l'accotement de terre rouge et nous a fait descendre, il ne voulait pas conduire avec derrière lui un équipage de pestiférés, il ne voulait pas répandre la maladie et succomber ensuite. Plantés au bord de la route, sur le bas-côté de latérite, nous faisons des signes aux véhicules qui passaient, c'est un camion qui s'est arrêté, un petit camion qui nous a permis — contre argent — de monter sur le plateau arrière. Nous avons fait le voyage dans un tourbillon de poussière rouge qui mêlée à notre sueur nous faisait un masque de boue. Dona Gabriela respirait mal, de plus en plus mal, son souffle était un râle douloureux que nous entendions à peine dans le vacarme du camion, mêlé à celui de tous les camions qui nous croisaient, ajoutant de la poussière au nuage de poussière que nous faisons. À l'hôpital, nous ne sommes pas entrés, les infirmiers barraient l'accès aux urgences de peur que la foule des pauvres ne s'y précipite ; ils la pensaient déjà morte, nous

sommes restés sur le trottoir, où nous n'étions pas seuls. Il y avait là des familles qui entouraient l'un des leurs accroupi, ou recroquevillé, ou carrément étendu, qui respirait par saccades, ou ne respirait plus. On pouvait acheter des bouteilles d'oxygène, on faisait la queue pour ça dans des magasins qui étaient rares et pris d'assaut, aussi dans des cabanons sur la rue, ou encore à un étal sur le trottoir, et certaines de ces bouteilles n'étaient remplies que d'air et ne sauvaient personne. Deux heures après le diagnostic un peu hâtif à l'entrée des urgences, Dona Gabriela était vraiment morte sur le trottoir, c'était ma mère et je l'ai vue mourir à côté de moi à quarante-huit ans, sans que rien de visible l'étouffe, mais elle s'était étouffée. Ce virus détruit tout.

Nous sommes retournés à l'hôpital par l'entrée réservée à l'administration, nous avons déclaré sa mort, et elle n'a pas été testée, on nous a dit que ça ne servait plus à rien et de toute façon on manquait de tests, et puis morte, on allait l'isoler ; sur la ligne du formulaire qui indiquait la cause du décès, on a noté : cause indéterminée. Dans les couloirs de l'hôpital, les corps étaient entassés, morts ou vivants, cela changeait tout le temps. Un médecin en larmes est venu quelques minutes boire un café à la machine de l'entrée, parce qu'en haut, dans les étages, il y avait trop de morts, il nous a dit qu'il s'occupait de cinquante patients à la fois, et que quand il avait examiné le dernier le premier était déjà mort. Il but son café, il disparut, plusieurs patients devaient être morts dans l'intervalle. On mit Dona Gabriela au frais dans

la morgue et on ne la revit plus jamais. Chaque soir des pelleteuses creusaient des fosses dans la terre rouge derrière l'hôpital, dans des jardins, dans les rues pas encore asphaltées des faubourgs, et on y vidait la morgue pour faire place aux morts du lendemain, même si l'idée de lendemain était une fiction que l'on perpétuait en regardant l'horloge pour continuer de travailler, parce qu'on mourait n'importe quand, tout le temps, aujourd'hui comme demain.

À la nuit tombée, désœuvrés, ne sachant pas comment revenir à Vivre pire, nous les avons vus passer, des agents funéraires enveloppés d'une ample combinaison blanche, encapuchonnés et masqués au point qu'on les croyait sans tête. Ils glissaient sur le fleuve dans une barque à fond plat chargée d'un empilement de cercueils de bois clair, de simples boîtes sans fioritures ni décorations vite fabriquées avec du bois léger, tout un tas, empilées. Dans la brume qui montait du fleuve, les moteurs de la barque faisaient un bruit doux et régulier qu'on finissait par ne plus entendre ; debout, immobiles, sans visages, les thanautes glissaient comme en silence sur le fleuve aux eaux noires en emportant les morts. Dans l'eau épaisse sous leurs pieds, invisibles, les poissons armés de dents les suivaient en claquant sans bruit leurs mâchoires démesurées.

Les signes sont les mêmes, il s'agit bien d'une peste, selon ses règles très anciennes. »

Où que l'on soit sur terre on entend le galop des cavaliers de peste.

Il se perçoit avant qu'ils n'arrivent, quand ils sont là, et de nouveau quand ils s'éloignent pour épandre la pestilence là où elle n'est pas encore. La Terre est une sphère, le lointain rejoindra le proche, personne n'en réchappera.

C'est bien d'une apocalypse qu'il s'agit, même si les cavaliers qui l'accompagnent et la répandent ne sont que deux. L'un est de peste virale qui se transmet par le souffle de la parole, l'autre de peste économétrique qui se transmet par des chiffres arrangés en tableaux. C'est l'état des choses au début de ce siècle, qui sera peut-être le dernier du monde tel que nous le connaissons.

Il faudrait pour survivre rester seul, se taire et se terrer, car on ne connaît aucun remède. Mais l'être de parole que nous sommes ne peut s'y résoudre, l'être d'échange que nous sommes ne peut y survivre, nous sommes perdus.

Il suffirait pourtant de changer peu de choses.

Chapitre II

Où l'on découvre avec étonnement l'emplacement de l'œil du cyclone

S'il faut un début à l'histoire, cela commencera à Genève, au centre de tout même si cela ne se voit pas. Dans la petite ville la plus riche du monde il règne un calme assez étrange au vu de ce qui s'y trame, mais c'est caractéristique de l'œil du cyclone, là où rien ne bouge puisqu'on est au moyeu d'une roue des vents furieux qui tournent et balaient tout, ailleurs, loin ; on n'est, ici, pas très concerné par les dégâts.

À partir de Genève-Plage, où l'on vient davantage prendre un verre bien habillé que se baigner en slip, juste avant le restaurant de la Société Nautique où la vue sur le lac qui clapote fait partie du prix demandé pour le menu, on se glisse si l'on est en voiture dans une trouée comme une porte dérobée entre des haies touffues, et on monte la rampe de Coligny, une longue rue en pente douce, aveugle car bordée continûment des hauts murs des propriétés dont on n'aperçoit que le toit, et les feuillages de leurs parcs. Si l'on poursuit,

toujours en longeant les murs, au 9 chemin de Ruth on trouve un lieu essentiel de l'histoire narrative mondiale : la Villa Diodati où Mary Shelley pendant l'année sans été de 1816 écrivit *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Le ciel bas et pluvieux, dû à l'éruption du lointain volcan Tambora, empêchait toute promenade et confina la jeune femme des jours entiers dans cette villa. Alors elle inventa la créature ni vivante ni morte, inspirée de la mode du galvanisme et des travaux plus ou moins réels d'Erasmus Darwin, grand-père de Charles, dont on disait qu'il pouvait par l'électricité ranimer la matière morte, ce que son petit-fils n'a jamais mentionné. Quand le siècle change, les rêveries ne sont plus tout à fait les mêmes, reste la soif de puissance, toujours.

Pourtant il n'est rien de gothique ni d'inquiétant à Genève, on s'étonne même qu'une œuvre si sombre ait pu naître sur la rive ensoleillée du Léman, la faute sans doute aux cendres du volcan indonésien qui l'assombrissent un été durant. Genève est d'habitude indemne de ce qui explose au loin, mais ici fut créé un mythe, un miroir de ce qui travaillait alors les âmes, et les travaille encore : l'éveil et la fuite d'une créature désespérée et dévastatrice, conçue par la seule puissance de la volonté, réalisée par des moyens techniques mis à la disposition des élans les plus funestes d'une âme enivrée d'elle-même. C'était il y a deux siècles, à Genève, toujours au cœur des malheurs l'air de rien.

Rampe de Cologny, dans l'après-midi, on livra un étui de contrebasse. C'était à la mi-septembre des années

vingt d'un ^{XXI}^e siècle déjà bien engagé dans sa dégringolade furieuse, par une demi-saison très douce, ornée au matin de brumes dorées et de cieux de porcelaine. Dans la paisible république lacustre, la fin du monde est moins amère que partout ailleurs. Une camionnette noire se gara devant un portail, sur ses flancs on lisait en d'élégantes anglaises dorées entourées de branchages : *Maison Yvettoz, réparation de gros instruments, à cordes, à vent, à pédalier. Depuis 1816.* Deux hommes en descendirent, athlétiques et chauves, vêtus de noir et les yeux dissimulés par des lunettes de soleil. Ils portaient des masques chirurgicaux et des gants de latex. Ils sortirent par le hayon un étui de contrebasse qui entre leurs mains ne semblait pas peser lourd. Soit il était vide, soit ils étaient costauds ; une roulette à la base permettait de le manoeuvrer aisément. Ils sonnèrent à l'interphone, murmurèrent quelques mots, le portail s'ouvrit sans intervention humaine. Ils entrèrent en manoeuvrant la caisse noire sur l'allée de béton lisse, et la grille claqua derrière eux d'un coup net et feutré, sans bringuebaler ni résonner. Ce portail n'était pas le monument de fer forgé dont il avait l'air, il avait été remplacé à l'identique par un matériau beaucoup plus sécurisé, à l'épreuve du mitraillage et du défoncement, et percevant de lui-même par des caméras intégrées tout ce qui s'en approchait. Genève, ^{XXI}^e siècle.

Plus haut sur la rampe, dans une voiture banalisée de la police cantonale, un agent notait tout ce qui allait et venait devant la propriété. « Le réparateur de

contrebasse, qui s'était annoncé par téléphone (transcription de l'écoute en annexe), vient d'entrer. » Neuf minutes treize plus tard, il nota que l'instrument avait été pris en charge et placé dans le véhicule, qui avait fait demi-tour pour redescendre en ville. La camionnette disparue, la voiture banalisée resta là ; l'agent notait tout, veillant à ce que l'assigné à résidence respecte la décision de justice. Une caméra supplémentaire posée en face du portail permit de reconstituer minute par minute les événements sans pour autant exercer la moindre influence sur eux, et les enquêteurs d'Interpol qui visionnèrent ensuite l'enregistrement ne purent retenir un sourire narquois devant la carrure des luthiers.

— Vraiment... n'importe qui entrerait..., remarquèrent-ils, ironiques.

— Nous étions mandatés pour une surveillance, rétorqua la police cantonale, légaliste jusqu'au trognon, et cela a été minutieusement accompli.

— Minutieusement, ça, on ne peut pas vous l'enlever.

Charles Gostes attendait les luthiers sur la terrasse qui offrait une vue sur le lac. Rien que la terrasse valait la moitié du prix de la propriété, c'est ainsi en ces lieux paradisiaques, une vue sur le Léman coûte un bras, puisque c'est cela que l'on achète : voir, montrer et, si l'on est un peu poète, contempler. Une autre part considérable du prix consiste à ne pas être vu, donc hauts murs, frondaisons, espace tampon avec le reste du monde.

Quand il vit apparaître les luthiers, ses viscères tressaillirent, mais il n'en montra rien. En ces temps de pandémie, plusieurs séries causales indépendantes convergeaient pour donner aux gens une touche inquiétante, à savoir le port du masque, les lunettes noires en toutes saisons, la mode du crâne rasé ; cela créait sans intention d'effrayer une figure de tueur hygiéniste qui courait les rues en de multiples exemplaires ; et quand en plus ils portaient des gants de latex, bingo, c'était ça, on le savait : des tueurs en série. Ils viennent.

Les deux types qui n'avaient pas l'air de luthiers, ou alors pour des instruments électriques de death metal, couchèrent l'étui à contrebasse devant lui et l'ouvrirent. Le bois noir extérieur avait été laqué avec soin, il ne comportait ni usure, ni rayures, toutes ces traces qui s'accumulent pendant la vie agitée des musiciens, les contrebassistes particulièrement, affligés d'un instrument si considérable qu'il se cogne toujours quelque part. Le capitonnage intérieur de feutrine rouge définissait un vide de forme humaine, comme un cercueil adapté à la morphologie de Charles Gostes, petit homme bedonnant dont la silhouette rappelait vaguement celle d'une bouteille de Perrier ; dès qu'on l'avait remarqué on ne pouvait se défaire de l'image, cela faisait sourire, et on pensait aussitôt au culbuto, ce jouet qui se redressait toujours quand on le penchait, un bonhomme réjoui qui ne savait pas ce que c'était que tomber. Malgré cette malheureuse disgrâce il était parfaitement habillé, costume soyeux et griffé, chemise blanche repassée, nœud

papillon assorti à sa pochette, boutons de manchettes dorés et chaussures pointues au poli miroir. Si tout échouait, il voulait sortir de sa boîte à son avantage, car les photographes seraient là. Il ne voulait pas apparaître hirsute et déchu comme Saddam Hussein quand il fut extrait de sa cache qui n'était qu'un trou de chantier couvert d'une tôle ondulée, il voulait réapparaître élégamment, en costume sombre, d'un écrin de velours rouge, et être crédible quand il prononcerait avec détachement les mots déjà préparés : « J'ai joué, j'ai perdu ; continuons la partie. » C'est lui qui avait insisté pour qu'on laque l'étui, ce qui le rendait peu crédible pour transporter une contrebasse, mais personne n'y connaît rien, une petite incongruité ne pèsera pas lourd devant la possibilité sur les photos de garder la face en cas d'échec. Il lissa ses cheveux en arrière, referma son veston d'un bouton et se coucha sur le dos.

Il ressentit un léger malaise qu'il n'osa exprimer ; ainsi couché dans l'étui noir il se demanda si on ne l'avait pas manipulé et trompé et si ce n'était pas réellement un cercueil qu'on lui avait préparé, et quand le luthier masqué referma le couvercle avec ses mains gantées de latex, il lui fit remarquer qu'il prenait quand même bien des précautions. « C'est que vous êtes un semeur de peste, monsieur. Et cela ne s'approche pas comme ça. » Bouche cachée, regard caché, crâne lisse, mains en plastique, il n'exprimait rien d'autre que des paroles ambiguës. Charles Gostes ne savait pas sur quel pied danser, mais ça tombait bien, ainsi coincé dans sa boîte

il n'était pas question de danser. Il pensa qu'il les avait payés, cela le détendit. Le couvercle fut refermé, abolissant la lumière et étouffant tous les sons. Comme des phosphènes flottant dans l'obscurité apparurent les petits trous que l'on avait percés dans le bois avec une mèche fine pour qu'il puisse respirer. On redressa l'étui de contrebasse et on le roula sans heurt à travers le parc, vers la sortie.

Ce n'était pas si inconfortable finalement, moins qu'il ne l'aurait cru. Il tenait sans plier les genoux, la tête calée dans le rétrécissement qui est la place du manche, les épaules heureusement un peu tombantes dans l'élargissement de la caisse, le bedon à l'aise dans l'arrondi de la coque. Il sentit les chocs répétés de l'escalier de la terrasse, le roulement sans heurt sur le béton de l'allée, le sentiment d'apesanteur quand les deux hommes soulevèrent la caisse et la portèrent sur quelques pas en lui donnant une souple sensation de balancement, le choc léger quand ils le posèrent couché dans la camionnette, le claquement du hayon ; les trous s'éteignirent, mais il respirait. Il ressentit les secousses molles du véhicule à petite vitesse, la manœuvre, le demi-tour, et enfin la descente régulière de la rampe de Cologny. Malgré l'aspirateur passé avec soin, la feutrine rouge restait légèrement pulvérulente, le nez le chatouillait, il avait la tête et les bras coincés, et envie de pisser. Il s'efforça de penser à autre chose, à grand-peine n'éternua pas, se sentit envahi de morve qu'il essayait de renifler, sans arriver à se curer totalement les fosses nasales par sa seule

puissance d'aspiration. La camionnette ne penchait plus, s'arrêtait régulièrement, ce devait être Genève et ses feux, puis la régularité sans heurt de la brève autoroute qui menait à l'aéroport. On le transféra dans l'avion privé par la passerelle, jusque dans le salon. On ouvrit la caisse quand l'avion fut en l'air, hors d'atteinte sauf d'avions de chasse qui ne décolleraient pas pour si peu ; il se releva avec majesté, il se moucha enfin et se repeigna. L'un des faux luthiers lui brossa vigoureusement le costume pour en ôter la fine peluche qui s'y était déposée, il alla enfin pisser et il prit place dans le fauteuil de cuir blanc dans lequel il allait passer le reste de ce voyage secret. On lui servit un verre du whisky particulier réservé à la célébration des victoires, une bouteille vénérable toujours présente dans le bar de son avion de plaisance, et, très détendu, il s'endormit.